

pas nos images, surtout pas notre imagination. Il n'y a que les innocents qui pensent pouvoir séparer leurs idées de leurs actes mais il en est beaucoup d'autres qui se voilent suffisamment les idées pour penser que leurs actes n'en sont pas des reflets.

Avec la photographie, la réalité — tout l'univers, puisque tout peut être photographié — est "sacrifiée", "persécutée". Et ce au profit du culte du désir. Désir de posséder (d'expliquer, de créer, de donner forme à) qui est évident dans toutes les voies de la photographie, de la porno à la scientifique en passant évidemment par la publicitaire. Ce sacrifice ne vise pas à transcender la réalité, il vise à la *consommer* (une nouvelle fois, les exemples des photographies des grands espaces américains ainsi que de la NASA pourraient servir).

Il faudrait ici approfondir cette notion de sacrifice et donc de l'influence de la religion sur la photographie, bien que le révélateur photographique ne ressuscite que le dieu de la quantité et qu'il dissolve dans sa chimie celui de la qualité! Dernier point cependant, la consommation (communion) de la réalité par, entre autres, la fixation du temps (sacrifice) ne vise qu'une chose: expulser de la réalité et de nous-mêmes toute forme de transcendance. Et ceci nous ramène à notre science, à notre société.

Plus nous rapprochons la photographie de notre société industrielle, plus nous faisons ressortir son attitude militaire, son rapport violent à la réalité, son usage violent du pouvoir⁶. Mais une autre attitude les réunit également; d'un côté comme de l'autre il y a en plus d'une violence évidente, une incroyable *indifférence*.

Passivité... D'après une enquête officielle, les enfants québécois voient, entre 5 et 15 ans, 15 000 personnes se faire assassiner devant leurs yeux à la télévision. Indifférence... Probablement parce que cette violence est produite par l'intermédiaire d'un système (la photographie) et que, même s'il arrive qu'on la reconnaisse, elle semble tellement lointaine qu'elle finit par ne plus nous concerner. Tellement lointaine qu'elle en devient inaccessible, tellement inaccessible qu'on finit par nier son existence et surtout, *on finit par nier en être la cause, l'origine*. Tout photographe est un violent qui s'ignore, qui ne (se re)connaît pas (dans) le "système". De plus c'est un violent qui se croit pacifique et qui rejette sa propre violence sur celle du système qu'il utilise (qui l'utilise).

La vision photographique est bien une vision autoritaire, militaire, mutilante. En plus d'être un regard quasi aveugle, c'est une vision aveugle à ses limites donc indifférente aux coupures, à l'élimination, à la destruction... Attention, ne bougeons plus, le petit oiseau va mourir...

INTERMÈDE POUR: PASSER LE TEMPS, PERDRE SON TEMPS, TUER LE TEMPS ET, POUR EN FINIR, FAIRE LE MORT

Avec le temps, avec le temps va, tout s'en va... et on se sent glacé dans un lit de hasard... avec le temps, on n'aime plus.
Léo Ferré

Cette vision photographique qui divise et qui exclut, cette vision rationalisante, normalisante, refusant toute réalité polymorphe, s'entêtant à vouloir tout reconnaître, à tuer tout ce qui bouger, cette vision exprime probablement notre besoin de sécurisation provoqué par un peur fondamentale face au réel.

La réponse occidentale à cette peur, c'est l'attaque: ce qui est trop fluide on le fige, ce qui est trop vaste on le réduit. La photographie, qui est née alors que l'industrialisation prenait son essor, est avant tout à voir comme une tentative de *domination du temps et de l'espace*. Pas de compréhension donc, mais une préhension. Et ce n'est pas une illumination instantanée qu'effectue le flash — il n'y a plus d'extase — il n'y a que la mort du présent et son rejet dans le passé.

Il ne faudrait pas non plus croire que la photographie réussit à préserver le présent; si nous l'utilisons aussi pour cela, n'est-ce pas précisément l'indice de notre difficulté à vivre ce présent. Non, elle ne démontre aucun intérêt pour le présent, elle en serait même plutôt le refus.

Peut-être au contraire faudrait-il voir la photographie comme une tentative désespérée de nous situer dans le temps. Si elle nous montre quelque chose, c'est plutôt sa ressemblance avec nos montres puisque toutes deux signalent *le passage du temps*⁷. En nous projetant instantanément dans le passé, la photographie nous renvoie notre image comme *ayant été*; elle nous

situe toujours — et ne peut faire que cela — dans la progression irréversible du temps. En photographiant c'est cette seule mémoire que nous recherchons, que nous acceptons jusque dans l'effacement de la photo elle-même (fragilité des pigments). Toute notre société s'est inscrite dans cette progression irréversible... avec les mêmes conséquences que pour une photo! (Leonard de Vinci, homme de la Renaissance, a assisté de son vivant — comme aujourd'hui un photographe — à la destruction de plusieurs de ses oeuvres. Nos objets, d'art ou autres, ont aujourd'hui une bien courte durée de vie.) Alors que les sociétés dites primitives échappaient au temps par la conception cyclique qu'elles en avaient (avec son éternel retour, sa renaissance dans une nouvelle virginité), c'est-à-dire par leur croyance en une éternité, la photographie elle, en rejetant toute éternité (puisque figer le présent n'est pas le rendre éternel), nous fait croire qu'il n'existe rien d'autre en dehors du temps qui passe.

S'il n'y a plus d'éternité, il ne reste qu'une vision temporelle, une vision à court terme (voir par exemple la "résolution" de nos problèmes politiques, environnementaux, et autres). Mais cette vision photographique est aussi répétitive et pour elle, accepter que le temps passe ce sera aussi *accumuler*, entasser les souvenirs. Et ces accumulations/juxtapositions, ces énumérations sans fin sont présentes aujourd'hui dans tous les domaines. Pour ne parler que des arts: je me contenterai de signaler le minimalisme américain qui a suffisamment valorisé ce culte du module répété à l'infini. (Et si les Européens ont voulu voir un rapport à l'infini dans les répétitions de Judd, André ou Lewitt par exemple, les Américains eux, n'y ont justement reconnu que sa négation par la répétition.) Plus près de nous, je devrais citer les entassements de références du postmodernisme, des "multi-media", mais aussi de la musique, de l'architecture... Bref, ce sont toutes les formes de l'art qui en sont marquées.

Cependant, accepter que le temps passe en accumulant des "modules de temps" ne signifie pas pour autant accepter le mouvement. Au contraire, les caméras le sacrifient au profit de l'*immobilité*. Toutes les caméras, cinéma et T.V. compris, puisque toutes se basent sur le découpage de la réalité. Ainsi le cinéma n'est que la perception fragmentée du mouvement et la télévision sa perception atomisée. À moins que cinéma et télévision, par leur illusion du mouvement, servent à valider l'un la fragmentation, l'autre l'atomisation du monde. Illusion du mouvement, faux mouvement?...⁸

Et puisqu'il ne peut qu'y avoir correspondance entre l'instrument (la caméra) et celui qui l'utilise ou encore celui qui consomme ce qu'il produit, cela implique que toutes les caméras et toutes les photos nous imposent nécessairement leur immobilité, leur arrêt, tout comme la photo, à chaque fois, nous signale que nous vivons sans épaisseur, sans profondeur, sans avenir. Et si elle nous signale, fondamentalement, que nous vivons dans l'illusion de l'image, que nous sommes "passage" (c'est là probablement la seule conséquence non dominatrice de son regard), son accumulation en vient à produire une *illusion d'infini*. Cet entassement, qui est l'illusion de spiritualité de la machine, est devenu notre illusion de grandeur.



La caméra expulse la vie de la réalité afin que celle-ci puisse s'imprimer dans le moule de nos idées fixes. Attention, sages! Ne bougeons plus, le petit oiseau va mourir...